

Roland A. E. Collignon

De citrouille en carrosse

Roman



1

L'avenir d'un orphelin dépend parfois de petits fonctionnaires qui n'ont jamais connu les privations, l'isolement. La vie de ces gens est une affaire qui roule. Ils n'ont aucun retard à rattraper ni le besoin de s'inventer une histoire.

À peine entré au pensionnat, je ne pensais qu'à m'évader, devenir un héros, un type hors du commun, l'antithèse des hypocrites qui pensaient à ma place sans jamais me demander mon avis. Forcément, je me révoltais contre toute forme d'autorité. Je ne voulais pas qu'on m'assigne une place. Je refusais les tâches qu'on m'imposait. Finalement, on m'isola. Les jours n'en finissaient pas. Alors, je rêvais d'Edmond Dantès qui s'évadait du bagne pour devenir le comte de Monte Cristo. Je m'étais retrouvé un beau jour dans le hall d'entrée sans trop savoir pourquoi. Un filet de soleil sautillait sur la dorure des chambranles gothiques. J'étais prêt à bondir dans la rue quand une silhouette se profila

dans l'embrasure. Le concierge fit entrer un homme qui avait plutôt grande allure malgré son air négligé. Feutre rejeté vers l'arrière et cigarette au coin des lèvres comme dans un polar des années cinquante. Le concierge apporta ensuite un registre et lui demanda de signer. L'homme y écrasa son mégot puis ordonna au renifleux de déguerpir. Quand il se retourna, je vis les deux longues nattes noires qui dépassaient son chapeau. Mon tuteur s'appelait Maeker. Il ressemblait à un indien des hautes plaines, un indien endimanché.

On embarqua dans une vieille Plymouth décapotable rangée sur un bas-côté. L'air tiède de la rue baladait des parfums inconnus.

En écoutant Maeker, je sentais que ma vie allait changer.

Ses parents l'avaient abandonné chez des Tziganes de passage, sur le marchepied d'une roulotte. Le Conseil des Anciens avait délibéré longtemps parce que le cas était rare. Finalement, tous étaient tombés d'accord pour confier le bébé à un couple stérile. Le soir, les familles allumèrent un feu pour écarter les mauvais esprits. Un beau jour, Maeker embarqua pour les States avec mon père. On demandait des types fiables et pas fichés pour assurer une importante transaction. Les activités criminelles généraient des bénéfices immenses que la mafia s'efforçait de contrôler sans attirer l'attention. Hélas, il y eut une fusillade le jour de la transaction et mon père y resta.

Maeker habitait une vieille bâtisse en ruine

entourée d'un jardin broussailleux, le décor idéal pour un film d'épouvante, la maison de la famille Adams, mais en plus petit. La fenêtre de ma chambre donnait sur une vieille caravane où il hébergeait des *illegals aliens*¹. Les tarifs variaient selon le moyen de transport, les faux papiers ou les documents de voyage à falsifier. L'émigration clandestine lui rapportait plus ou moins 5000 \$ par tête de pipe, ce qui lui permit de respecter les dernières volontés de mon père : m'envoyer dans une *high school* à Des Moines, dans l'Iowa, le bled de John Wayne et McDonald. Le paternel était loin de s'imaginer que la fac ne me servirait à rien. J'étais du mauvais côté. J'avais cherché en vain des points de repère, mais les gosses qui m'entouraient ne pensaient qu'à devenir directeurs ou ministres. Ils nageaient dans le champagne, la daube et pétaient dans le caviar alors que je m'apprêtais à encaisser le SMIC.

Noël approchait... Christmas, la fête sacrée des inventeurs de Santa Claus... Et rebelote ! Champagne pour tout le monde... coupe de damnation éternelle pour moi à cause d'une tumeur à la gorge. La totale ! Le toubib du centre d'imagerie voulait me garder en observation, faire des prélèvements, des tests. Je ne pouvais plus fumer, ni boire, rien. Ce vicelard me filait les jetons comme s'il se nourrissait de mes tourments. Ma vie dépendait de lui. Ce qu'il ignorait, c'est que dans le fond, je n'en avais plus rien à foutre.

¹ clandestins pour la Grande-Bretagne, l'Eden des demandeurs d'asile en raison de l'absence de contrôles d'identité

Il m'observait curieusement mes tatouages pendant que je me déshabillais. Puis, il y eut des rires dans le couloir.

– Ne bougez pas, fit-il en quittant subitement le local.

Une demi-heure plus tard, toujours pas de toubib. J'avais jeté un coup d'œil. Il plaisantait avec des piques fesse.

Maeker avait raconté qu'il s'était retrouvé avec un garrot suite à une blessure au surin en taule. Une heure plus tard, alors que son bras était violet sans la moindre goutte de sang, il entendit le toubib parler d'amputation. Maeker avait bondi et le sang s'est remis à circuler comme par enchantement. S'il était docilement resté sur la civière, il serait devenu manchot...

Je n'avais plus rien à perdre. Fallait bouger à tout prix. C'était ça ou crever sur place, un peu comme au cinéma où le fugitif réfugié dans un hôpital pour échapper à la traque enfila une blouse blanche et se fit la malle incognito. Je m'étais donc retrouvé sur la grande avenue en moins de deux. Un taxi jaune me chopa direction l'aéroport international de Des Moines. 500 dollars l'aller simple en économique, le prix de la liberté. 13 heures de vol. Escale à Detroit.

Le zinc se posa dans une bourrasque de neige. Les passagers défilaient devant une hôtesse au sourire commercial figé pendant que des flics évacuaient des réfugiés basanés dans l'indifférence la plus totale. Le

hall ressemblait à une ruche bourdonnante. Les voyageurs se bousculaient pour atteindre les derniers taxis. Après la cohue, il ne restait qu'un vieux tapecul aux bas de caisse rouillés sur le tarmac. Le chauffeur turc avait une sale gueule. Sitôt embarqué, j'eus droit au récit complet de ses déboires dans un sabir bariolé. Le cadet de ses rejetons risquait de mourir si on ne lui trouvait pas rapidement un foie. Une greffe, d'accord, mais pas avec de la barbaque de cochon. *No way* !

Ma cinquantième cigarette me donna la nausée. Les guirlandes lumineuses qui se balançaient au-dessus de la route n'arrangeaient rien. Et tout ça sur un fond de musique sacrée du Kurdistan à fond les manettes. Fallait vraiment être givré pour laisser tomber mes études. Mais je me disais qu'y avait bien un poste de chroniqueur vacant quelque part, dans un journal de province où je pourrais affûter mon style vu que je me destinais à écrire la vie de Maeker.

– Adoptez celui qui convient le mieux aux gens, disait le prof, celui qui va à l'essentiel, si Victor Hugo revenait, personne ne l'éditerait !

Je savais que des écrivains célèbres avaient débuté en couvrant des affaires criminelles.

Dix minutes plus tard, l'écraseur mélomane me déposa devant la maison de Maeker. Comme il avait été blanchi par les braqueurs, je l'imaginais en train de siroter un daiquiri avec l'arrière-goût de liberté dans la bouche. Mes oreilles bourdonnaient. La vitre du tacot me renvoya l'image d'un dégonflé prématuré-

ment vieilli, une sorte de moine orthodoxe défroqué. De fines rides barraient les coins de ma bouche et me plissaient le front. Avec la chance que j'avais, je me taperais à coup sûr les désagréments du retour d'âge avec les troubles d'érection, de mictions, de libido sans parler des cathéters pulmonaires voire même d'un déambulateur.

J'avais sonné à plusieurs reprises. Personne n'était venu ouvrir. Le tintamarre d'une poubelle renversée me fit sursauter et une odeur putride se répandit aussitôt. Le toxico qui émergea de la pénombre avait l'air d'un zombie. Il tenait un rat mort par la queue et semblait bien disposé à mon égard. Le vieux était chez les romanichels à la décharge municipale. Il acceptait de m'accompagner en échange de mon dernier billet de dix. Une lueur en contrebas indiquait que la tribu s'était rassemblée dans la roulotte de Pal, un vieux pote de Maeker. Des étoffes estompaient la lueur des bougies, un coupon de tulle recouvrait le miroir. Des femmes récitaient des prières d'une voix monocorde.

Maeker était mort en romani, avec de la terre sous les pieds.

Le repas se déroula dans un silence religieux. Les femmes ramassaient les restes pour le défunt. On évoquait des souvenirs. Je me contentais de hocher la tête, une boule en travers de la gorge. Je me revoyais en train de débusquer les niglos² avec Maeker, ou de

² hérisson

capturer les truites avec une fourchette.

– Un tsigane ne vole rien à la nature, disait-il, il lui emprunte !

Les femmes rassemblaient nos cueillettes en chantant. Nous, on gonflait le niglo avec une pompe à vélo avant de l'ébouillanter pour mieux retirer les piquants. En période de disette, c'était ça ou crever de faim. Après le repas, Maeker m'avait dit de roter pour amuser la galerie. Une tinkers³ amenait parfois une grande marmite de macaroni. On appelait ça les nouilles au chewing-gum à cause du fromage qui coagulait. On s'en mettait plein la lampe. C'était la fête. Les jupons tourbillonnaient, les guitares et les violons jouaient sans arrêt. Tout le monde chantait. Puis Pal racontait des histoires nostalgiques autour du feu...

La logique d'un Tsigane est incohérente pour les Occidentaux. Moins on en sait sur lui, mieux il se porte. Je ne savais donc rien de Maeker.

L'ambiance funèbre me donnait envie de partir très loin, n'importe où. Je traînais ma peine comme un boulet. Inutile de chercher du réconfort en terrain lourd. J'étais seul. Et la vie n'avait plus d'importance. Plus rien n'avait de sens...

Pal faisait tout pour m'empêcher de faire des bêtises. Une vingtaine de caravanes allait arriver. Il s'agissait de les mettre en place. Le maire ne plaisantait

³ Une nomade non tsigane

pas avec les illégaux. Un carnet non visé par la municipalité coûtait une peine d'emprisonnement ferme. Il manquait toujours un tampon sur le livret de circulation. Le carnet anthropométrique était encore en usage.

J'avais accepté de m'occuper des formalités pour éviter des ennuis aux familles qui vivaient déjà dans la crainte des tracasseries administratives.

Ils m'appelaient l'Amerloque... Les gosses voulaient tout savoir sur les states... je brodais. Un immense continent acheté aux Indiens aux prix de quelques perles multicolores et de verroterie de bazar... Ça passait bien.

Pour quelques dollars de plus, le reste n'allait pas tarder. Une histoire de dingue. Des blancs volent la terre aux peaux rouges pour en faire une des premières puissances mondiales. La plupart des pays ne sont que des montages financiers. On leur colle un hymne, un dicton en latin et un drapeau. C'est tout. Aujourd'hui, les survivants observent les *Shitters*⁴ à distance, la main sur la crosse d'un six-coups !

La mort de Maeker m'avait sonné. Je n'acceptais pas l'idée de ne plus le voir. Il m'apparaissait parfois en songe sur une plage, avec des palmiers d'un côté, une mer émeraude de l'autre et des vagues qui venaient lécher mollement le sable. Puis tout se déformait, les couleurs s'estompaient et l'atmosphère

⁴ Homme blanc vu par les Indiens

du camp reprenait le dessus avec les cris d'enfants, les corvées d'eau et les aboiements. L'air chargé d'ozone m'oppressait. Tout était condensé. Après quelques années d'absence, le retour au bled est une expérience éprouvante. On étouffe. Au campement, on vivait parfois à huit dans une caravane, serrés comme des sardines. Jamais le regard ne se pose sur le vide. Même le ciel est perpétuellement strié d'oiseaux, d'insectes, d'avions. Y a toujours un *stuff* quelque part qui fait du bruit. Ça fourmille jour et nuit. Pas d'espace, pas de recul possible.

2

Après les funérailles, comme personne n'avait ni acheté la maison de Maeker, ni sa caravane, il n'y avait pas assez d'argent pour payer le caveau. On avait donc tout brûlé dans le jardin. C'était pas un feu comme les autres. Les flammes de dix mètres de haut dansaient d'une façon étrange avec des lueurs bleuâtres. Les femmes se signaient. En principe, les proches gardent un souvenir du défunt, quelque chose dépourvu de valeur marchande. J'avais hérité d'une malle en carton-pâte bourrée de vieux vêtements et de feuilles tapées à la machine. Tout un univers. Sous les rames de papiers, une arme de poing enveloppée dans une serviette. De quoi finir en beauté. Peut-être un signe de Maeker. L'usine désaffectée à l'autre bout de la ville était l'endroit idéal pour se faire sauter la cafetière. Le vent soulevait des lambeaux d'affiches placardées sur les murs lézardés, les fenêtres n'étaient plus que des trous béants. Le seul néon de l'éclairage public fonctionnait par à-coups, en grésillant.

Je m'étais planqué entre deux poubelles sous un escalier de service rouillé, le bout du canon sur la tempe. Au moment de presser la détente, une ombre se profila dans la nuit. L'arme s'éclipsa sous mon duffle-coat. Fallait être une pute ou un détraqué pour s'aventurer à la tombée de la nuit dans le secteur le plus pouilleux de la ville. L'apparition fit mine de ne pas me voir et s'arrêta quelques mètres plus loin. La démarche chaloupée laissait deviner une femme ou un travelo. On ne distinguait pas les traits de son visage à cause du foulard qui recouvrait sa tête. Elle portait un joli loden doublé de fourrure et ne cessait de lorgner le cadran de sa montre. Puis un bus jaunâtre s'arrêta à quelques mètres et tout devint lumineux.

La fille du ciel n'était pas là par hasard, c'est sûr. Maeker m'envoyait un intermédiaire avant le grand saut. Quand elle ôta son foulard, de longs cheveux clairs retombèrent sur ses épaules. Elle avait un visage d'ange avec des yeux bleus si clair qu'ils transperçaient mon âme. Un frisson me parcourut le dos. J'étais ferré comme une ablette. Je l'observais des pieds à la tête sans parvenir à extirper la terrible sensation qui déchirait mes entrailles. Sa peau satinée, son sourire, le galbe de ses fesses, de ses jambes, ses bottes en daim, tout me pâlisait... Le style intello, mais en plus décontracté. Sûrement une institutrice ou une secrétaire, le top model. Soudain le bus fit une embardée. Une feuille s'échappa du bloc déposé sur ses genoux. Je l'avais ramassée.

La messagère me remercia avec un sourire engageant. Dans l'euphorie, j'avais tout déballé, les Tsiganes, l'orphelinat, le Middle West, la fac, Maeker, les derniers indiens. Quelques minutes plus tard, le bus nous déposait sur un boulevard enneigé. C'était magique. La fée s'appelait Tina. Nous marchions lentement pour ne pas glisser. Par moments, j'en profitais pour prendre sa main. Les voitures se traînaient, pare-chocs contre pare-chocs. Quelques pères Noël éméchés distribuaient des petits cadeaux aux passants. D'autres faisaient la collecte pour des œuvres humanitaires. Plus loin, un flic verbalisait des caisses mal garées. Les diffuseurs jouaient « Let it snow »...

– Il faut prier pour votre oncle, annonça-t-elle subitement d'un air grave, ça libère !

Je trouvais qu'elle était mieux placée que moi pour ce genre de truc. En fait, j'étais persuadé que l'ange allait se volatiliser subito presto dans une pluie d'étincelles multicolores. C'est toujours ainsi que ça se passe au cinéma. À ce moment, elle s'arrêta net devant le hall d'un immeuble et retira une clé de son sac. On échangea nos numéros de téléphone. La porte se referma lentement. J'étais seul.

Dès qu'une fenêtre s'éclaira à l'étage, je fis un petit signe de la main. Puis le cafard me tomba dessus. Je pesais une tonne. Le retour n'en finissait pas. Le Middle West et ses plaines immenses me manquaient. C'est là que je mettrai les voiles. Une bastos dans le

citron comme le chef Big Foot. Les anciens peaux rouges disaient que certains soirs, on apercevait des fantômes chassant le bison dans la plaine... Maeker appelait ça la *veio danso*, une sorte de mirage quand la chaleur fait vibrer l'air et que tout semble danser à la surface.

Maeker... Sa voix résonnait dans ma tête. Il disait que la vie n'était qu'une dégringolade. Le fabricant du monde n'était pas le Dieu des hommes qui vénéraient une bête immonde avec des pieds fourchus et une fausse barbe.

Siôt rentré dans la roulotte, je m'étais précipité sur une bible. Les premières pages de la Genèse répétaient texto ce qu'il m'avait dit. « *Yahvé – voyant que la malice de l'homme était grande et que son cœur ne formait que pensées mauvaises – se repentit d'avoir fait l'homme et s'affligea tellement qu'il décida de les exterminer.* »

Mince ! Dézinguer l'humanité était donc un acte de foi pour la simple et bonne raison que le Père la Tuile en personne s'était repenti de l'avoir créée... ? De quoi dépenaliser toutes les crapules de l'univers, le credo de la mafia. On n'était que des erreurs, des taches, des abstractions vivantes accomplissant à notre insu les desseins d'un créateur déçu... Je m'étais rincé le visage à l'eau froide comme pour me réveiller.

Tout ça me mettait la cervelle à l'envers.

3

Tant pis pour la fille du ciel ! Je prendrai le prochain vol pour la réserve des Peaux-Rouges. Ces Indiens-là n'avaient rien à voir avec leurs frères de Wall Street qui se pavanaient dans des costards à mille dollars. Ils n'avaient pas vendu leur âme et survivaient comme nous, dans des caravanes au bord d'une route poussiéreuse ou dans les baraquements d'une cité fantôme parsemée de carcasses de voitures et de canettes de bière. Le soir, le vent sifflait en traversant le seul pylône électrique du bled. Il y avait aussi un petit bar improvisé qui puait le suint. On y servait de la pisse d'âne à bon marché... Les Indiens vivent tous dans la même pièce et mettent tous les blancs dans le même sac. Le fait d'être aussi paumé qu'eux avait raffermi les liens, mais on sentait une distance. Mieux vaut ne pas trop s'éterniser dans les parages. Ils portent encore un flingue dans la ceinture qui ne demande qu'à cracher ses pruneaux.

Les Tsiganes et les Indiens partagent les mêmes